

Les damnées de la mer. Femmes et frontières en Méditerranée
de Camille Schmoll

Le livre des départs de Velibor Čolić

Catherine Mazauric

Numéro 277, automne 2021

Récits d'exil

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/97228ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Mazauric, C. (2021). Compte rendu de [*Les damnées de la mer. Femmes et frontières en Méditerranée* de Camille Schmoll / *Le livre des départs* de Velibor Čolić]. *Spirale*, (277), 30–32.

L'EMPIRE DE LA FRONTIÈRE, ET COMMENT S'EN AFFRANCHIR

LES DAMNÉES DE LA MER. FEMMES ET FRONTIÈRES EN MÉDITERRANÉE

CAMILLE SCHMOLL

La Découverte, 2020, 247 p.

LE LIVRE DES DÉPARTS

VELIBOR ČOLIĆ

Gallimard, « Blanche »,
2020, 182 p.

L'indispensable ouvrage de « géographie engagée » de Camille Schmoll s'ouvre sur une référence à deux personnages de fiction ayant hanté l'autrice durant sa rédaction : Shauba dans *Lampedusa Beach* (2007) de Lina Prosa, et Khady Demba dans *Trois femmes puissantes* (2009) de Marie NDiaye. Ces figures sublimes de résistances ultimes, actualisations littéraires de la paradoxale capacité d'agir de personnes « faibles », révèlent leur puissance au cours de l'épreuve frontalière. À l'expérience de Khady Demba qui, au moment du décès de son mari, subit l'emprise de la frontière, puis la dissout radicalement dans sa propre mort, répond, dans *Les damnées de la mer*, le récit de vie obstinée de Julienne. Dans la poursuite de son parcours, cette autre jeune femme « en surplus » parvient à négocier la dimension incoercible que les politiques européennes impriment à la frontière. D'autres « damnées de la mer » auraient pu illustrer cette trajectoire : la narratrice engloutie d'*Anguille sous roche* (2016) d'Ali Zamir, ou Tea-Bag, l'héroïne éponyme du polar d'Henning Mankell (2001), rescapée d'un naufrage, mue dans sa traversée terrestre européenne par une insubmersible pulsion de vie. L'enquête de Camille Schmoll repose sur la parole de semblables survivantes, portant les voix « des fantômes de celles dont les aventures ont été emportées par les flots ». Ces damnées, rappelle la géographe, sont africaines, car elles forment l'écrasante majorité des femmes risquant la traversée de la Méditerranée centrale, une traversée précédée et suivie de trajets et de stations terrestres. À ces périple dont la durée, la difficulté et le danger n'ont cessé de croître, les femmes paient un tribut particulièrement lourd. Pourtant, elles sont restées « longtemps absentes des récits de migrations ».

L'enjeu est donc double : enquêter depuis l'expérience des femmes, c'est aussi féminiser la vision des migrations contemporaines pour mener à leur sujet « une réflexion critique et engagée », mettant en question « clichés binaires » et évidences du sens commun. À travers les récits de chacune, leur analyse et leur mise en perspective, sont restituées la diversité des motivations et la complexité des parcours, de même qu'un vécu sensoriel et émotionnel pluriel qui, loin de l'anecdote, engage « l'autre histoire, celle qui ne fut jamais dite, l'histoire-vivante » qu'appelait de ses vœux Ursula K. Le Guin. L'ensemble rappelle combien tout projet et toute trajectoire migratoires sont le fruit de contingences variables, de dynamiques complexes.

UNE « AUTONOMIE EN TENSION » DANS DES ESPACES ÉCHELONNÉS

Le terrain d'enquête est multisitué : lieux de rétention au sud de l'Italie et à Malte (autrefois terres d'émigration), entretiens en présence et à distance, réseaux numériques. Il en découle une version plurielle incarnée de la vie à la frontière, adossée à une perspective « *intersubjective et relationnelle* » sur les migrations. Cette complexité souligne une fois de plus (voir Michel Agier, Anne-Virginie Madeira, *Définir les réfugiés*) l'inanité de catégories discriminantes disqualifiant « clandestins » et « migrants économiques » sans pour autant exempter réfugiés et exilés d'un permanent soupçon, accompagnant en Europe et ailleurs des pratiques de tri et d'exclusion toujours plus larges et brutales. Les trajectoires retracées montrent de multiples combinaisons allant de la quête de possibilités à l'exil forcé. Rechercher une solution de continuité entre motivations économiques et politiques apparaît d'autant plus vain que pour les femmes, les secondes sont obligatoirement présentes, en raison de leur position subalterne et de la recherche d'autonomie qui en découle. Loin encore des schémas susurrés par l'idéologie libérale, l'étude de ces parcours oblige à envisager l'autonomie non comme une capacité dont certains individus seraient plus ou moins dotés, mais comme « *le produit de structures sociales, de relations et de pratiques* », spatiales notamment.

C'est pourquoi le regard géographique s'avère particulièrement pertinent pour considérer la capacité d'agir des migrantes à travers une triple échelle. Le premier degré est celui du corps, « *lieu premier de l'épreuve de migration* », mais aussi promesse de ré-ancrage, à travers une grossesse par exemple. Le deuxième est formé de l'espace domestique, à la fois lieu de contrôle et de possibles microéchappées dans la maîtrise d'un espace et d'un temps personnels. Le troisième relève de l'internet, où l'enquête socio-anthropologique évite l'écueil d'une « *approche globale superficielle* » en alliant relations à distance et retours au terrain. Pour les migrantes, toile mondiale et réseaux sociaux hybrident les lieux et en autorisent à leur guise l'assemblage. Ressource émotionnelle réservant des moments de « *suspension de la souffrance* », il s'agit d'un espace à la fois concret et immatériel hautement politique, articulant les affects des individus et des groupes avec des formes minuscules de résistance à l'assignation spatiale et à la mise au ban : « *[a]ux micropolitiques de l'immobilisation et de la cohabitation correspondent des micro-résistances de l'intime.* »

VIOLENCES DE GENRE ET BÉNÉFICE D'INVISIBILITÉ

Dans le chapitre liminaire des *Damnées de la mer*, le récit de vie de Julienne manifeste l'enchevêtrement des impulsions et des contextes, des motivations individuelles et des contraintes. Mais au-delà de ces aspects, l'itinéraire de cette jeune Camerounaise, propulsée sur les routes par sa belle-famille, montre comment s'exercent sur les parcours féminins, de bout en bout, des violences spécifiques liées au genre tout en étant articulées à celles des dispositifs de contrôle. Ainsi, Julienne demeure dans l'emprise de la frontière même après avoir trouvé ancrage en France à coups de victoires minuscules.

Quant à Velibor Čolić, il a été lui aussi un réfugié à l'identité sociale arasée par l'exil. *Le livre des départs*, dont il est question ici, fait suite à *Manuel d'exil* (2016) en retravaillant une matière narrative analogue. Les deux textes relatent son expérience de situation frontalière, avec la crise de désidentification qu'elle lui a fait traverser : il s'est retrouvé « *analphabète* » et démuni en France, errant d'un hébergement précaire à l'autre après avoir été un primo-romancier célèbre dans son pays d'origine. *Le livre des départs* rappelle qu'à la suite d'un exil premier, il a fait partie des damnés de la terre, entre autres dans un foyer lugubre à Rennes, travaillant dans une équipe de déménageurs issus de l'ex-Yougoslavie, et voyant s'imprimer sur son corps les stigmates – déformations, maladies de peau, douleurs multiples et addictions – des épreuves traversées. Mais tout comme le précédent, dont le sous-titre était *Comment réussir son exil en trente-cinq leçons*, ce nouveau livre ordonne le matériau de l'exil et de la relégation dans un récit scandé d'étapes successives vers la réappropriation de soi. En un récit émaillé du motif de départs itératifs, il s'agit d'apprendre comment l'écrivain, brutalement rendu à l'illettrisme et à la précarité, s'est extirpé par degrés de l'infracondition dans laquelle l'exil provoqué par la guerre l'avait plongé. Revisitant, quatre ans après son *Manuel d'exil*, cette « *énigme de l'arrivée* » (V. S. Naipaul) qui prend tant de temps à s'estomper, il peut souligner le bénéfice d'invisibilité dont il jouit, source de saynètes drolatiques, notamment quand un bistrotier le prend pour un Irlandais. Cette chance relative d'être « *un réfugié invisible en Europe* » se double d'une autre, celle de ne pas voir mis en cause son statut légitime d'exilé. La Julienne des *Damnées de la mer* et le narrateur du *Livre des départs* incarnent deux manières de vivre dans la frontière : les différences entre ces dernières traduisent l'étroite intrication des oppressions genrées et intersectionnelles avec l'espace.

Tel est d'ailleurs le sens du sous-titre des *Damnées de la mer* : bien après leur traversée, ces migrantes venues d'Afrique demeurent tributaires d'une poche frontalière dont *Le livre des départs* relate *a posteriori* les étapes d'affranchissement.

UN TRAVAIL SUR LA FORME-FRONTIÈRE

Mettant cette dimension genrée en relief, l'essai de Camille Schmolli s'inscrit dans un ensemble de travaux ayant renouvelé l'approche de la frontière par la prise en compte de l'expansion de son champ sémantique, de sa qualité spatio-temporelle et de son caractère central dans l'expérience contemporaine. Il documente à nouveaux frais un *borderland* euro-méditerranéen, exemplifiant à travers Malte et le sud de l'Italie ce qu'Étienne Balibar avait dénommé en 2015 l'Europe-frontière ; la « crise migratoire », alors prétendument apparue quand les morts aux frontières se comptaient déjà par dizaines de milliers, procède moins d'un phénomène du dehors que d'une « dérive » des frontières et de l'*enclosure* européenne. La crise qui s'en est suivie, quand discours et États ne voient dans les migrations qu'un phénomène à contrer, est celle de l'accueil et de la solidarité : il faut rappeler avec Felwine Sarr (*L'économie à venir*) que rien ne devrait conduire à exclure du « nous » celle ou celui qui vient, et avec Michel Agier (*L'étranger qui vient*) qu'en l'hospitalité réside précisément la réponse faisant de l'étranger un hôte.

Dans *La condition cosmopolite* (2013), Michel Agier, insistant sur sa dimension expérientielle, a décrit l'ambivalence de la frontière à travers un couple d'adjectifs : « liminal », ce qui ressortit à sa temporalité incertaine et dilatée, à l'état d'incertitude et de malaise généré ; et « liminaires », les dynamiques de franchissement, de passage et de transformation qui en surgissent pourtant. Dans *Les damnées de la mer*, les terrains de l'approche multisituée sont les « lieux-frontières » de rétention et de contention, reliés par un système réticulaire composant des « archipels de la contrainte » qui régissent l'attente, où se condensent et s'articulent des dynamiques de privation de mobilité et de circulation réprimée : une « géographie morale et légale des déplacements des femmes ». Le liminal et le liminaire s'y entrecroisent dans la mesure où s'y jouent conjointement oppressions et transformations.

L'enquête et l'analyse documentent une extension de la frontière au corps des migrantes africaines, dont elle devient une propriété en signalant leur « expulsabilité ». Ce travail d'élargissement et d'inscription corporelle de la frontière

qualifie aussi un *gender work* qui « renforce l'arraisonnement des femmes », soumises à de nombreuses prescriptions et mortifications supplémentaires (comme par exemple, à Malte, la subordination des visites en centre à une autorisation du mari). L'ensemble compose la notion, inspirée des travaux de l'anthropologue Arjun Appadurai consacrés aux flux de mondialisation, de *moral scapes* (ou paysages moraux), des situations morales déterminées par la frontière : un espace d'oppression, mais aussi une marge d'où surgissent à neuf des possibilités de résistance.

RÉINVENTER LES LIEUX DE L'EXIL

En Italie méridionale, la géographe montre ainsi le développement d'une économie de l'accueil ayant redonné vie à des villages délaissés, tandis que les centres d'hébergement s'avèrent « sauvés par la présence migrante du statut de non-lieux ». Dans son roman *Silence du cœur* (2017) qui se déroule dans la même région, le Sénégalais Mohamed Mbougar Sarr avait semblablement mis en lumière les insoutenables grammaires de l'attente, les parcours transfuges et les dynamiques de recomposition sociale se jouant dans la rencontre entre *ragazzi* (demandeurs d'asile subsahariens), entrepreneurs humanitaires et communautés villageoises en tension.

Le moteur de cette recomposition réside dans l'hospitalité : la *xenia* antique, explique Michel Agier (*L'étranger qui vient*), suppose que l'hôte accueilli soit « toujours sur le départ ». Cela nous donne à lire autrement le récit de Velibor Čolić, dont c'est, à l'en croire, le destin : une « vie construite de plusieurs petits départs à l'intérieur ». La rhétorique du nouveau départ, au sens de recommencement, veut contrer l'interdit de « devenir un écrivain français » : « J'imagine un Africain postulant pour devenir chef d'orchestre à l'Opéra de Paris. Bien sûr, tu peux jouer du djembé ou du tam-tam, mais chef d'orchestre... Alors j'avance doucement sur cette terre interdite. » En cela, Čolić est semblable à la Tea-Bag de Mankell, ou à Julienne, damnée de la mer. Pourtant, l'énoncé, surtout matérialisé en un volume publié dans la prestigieuse collection « Blanche » de Gallimard, a valeur performative. Le « réfugié qui reste et qui écrit en français » reprend à sa manière une chanson à succès de Salif Keita en soutien aux sans-papiers : « *Nou pas bouger* ». Si, comme le déclarait Dany Laferrière face à Velibor Čolić lors de l'édition 2021 du festival Étonnants voyageurs, « l'exil, c'est lire lentement un nouveau pays », c'est plus sûrement encore le réécrire. En restant, tout simplement.